

La porte de Hall. — Dessin de J. Taelmans, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER¹.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Coup d'œil rétrospectif. — Bruxelles historique. — La révolution brabançonne.

Bruxelles, l'humble bourgade obscure du sixième siècle, après avoir connu des fortunes diverses, s'était petit à petit étendu au point de compter, en 1379, deux enceintes, sept portes et soixante-quatorze tours.

Universellement renommée pour son industrie de drap, riche, remuante, en proie à des dissensions intestines où s'épanchait son besoin d'activité violente, la vieille cité étalait, au cœur de la monarchie espagnole, une abondance de palais et d'églises qui donne l'idée d'un fourmillement de peuple et de grands seigneurs, d'une circulation d'équipages et de chevaux,

d'un large train de vie entretenu par une dépense incessante.

La ville a en ce temps six mille six cent quatre-vingt-quatre maisons et couvents, environ soixante-quatre mille habitants, près de quatorze cents religieux, trois quartiers et quarante et une sections; les d'Egmont, les Mansfeld, les Taxis, les Culembourg, les de Lannoy, les Lalaing et les Boussu y résident dans des hôtels somptueux; la halle au Pain ou maison du Roi se dresse en regard de son hôtel de ville, et la magnificence de ses églises anciennes va pâlisant devant celles qui s'édifient, Sainte-Gudule entre autres et la chapelle du Saint-Sacrement. Si la vieille

1. Suite. — Voy. page 305.

réputation de ses industries de drap a déchu, ses laines teintes, ses toiles, ses tapisseries et ses armures figurent en première ligne sur tous les marchés de l'Europe; elle s'enorgueillit de ses collections savantes, montre avec complaisance ses sept écoles latines, dont une supérieure, ses treize écoles flamandes et ses trois écoles wallonnes ou françaises, et, devenue au temps de la cour de Bourgogne comme le jardin des lettres et des arts, continue à fleurir sous l'épanouissement de ces esprits, les poètes Jean Lemaire, Remacle de Florennes et Jean Second, les peintres Franc-Floris, Michel Coxie et Bernard van Orley, les architectes Keldermans, van Pede, van Bodeghem, les savants Corneille Agrippa et Érasme, toute la clarté et la gloire du temps.

Brusquement le profil fauve de Philippe s'embusque derrière cette prospérité; Marguerite de Parme n'est bientôt plus qu'un instrument insuffisant entre ses mains; la gouvernante cède alors la place à ce tigre affolé de sang humain, Alvarès de Tolède, duc d'Albe; et derrière lui la meute innombrable des tourmenteurs prépare les grils et les chevaux. Un premier vide se fait à la nouvelle de cette arrivée terrifiante : cent trente mille citoyens émigrent en Allemagne et en Angleterre; puis la mort à son tour taille des coupes sombres dans la population soupçonnée d'hérésie.

Les deux frères Verdict, Charles Lamoral, comte d'Egmont, le seigneur de Backerzele, Jean de Casenbrodt, secrétaire de d'Egmont, Philippe, comte de Hornes, dix-huit autres gentilshommes, mourant sur la place publique, à Bruxelles, les uns décapités par le glaive ou écartelés, les autres brûlés vifs après avoir subi l'amputation de la langue et du poing, d'autres encore lentement torturés par ce mécanisme effroyable, l'estrapade, qui consistait à abaisser et à remonter, par le moyen d'une poulie et la tête en avant, par-dessus un brasier flambant, une victime à laquelle préalablement on avait coupé la langue et brûlé le pied et la main entre deux fers rougis à blanc, ne sont que le prélude des hécatombes qui, petit à petit, saignent aux quatre veines le pays. En moins de cinq ans, les grandes villes, ces ruches fourmillantes où s'élabore la richesse nationale, sont à ce point ruinées qu'un historien, passant à Gand, déclare n'y avoir vu que deux chevaux paissant dans la solitude des rues.

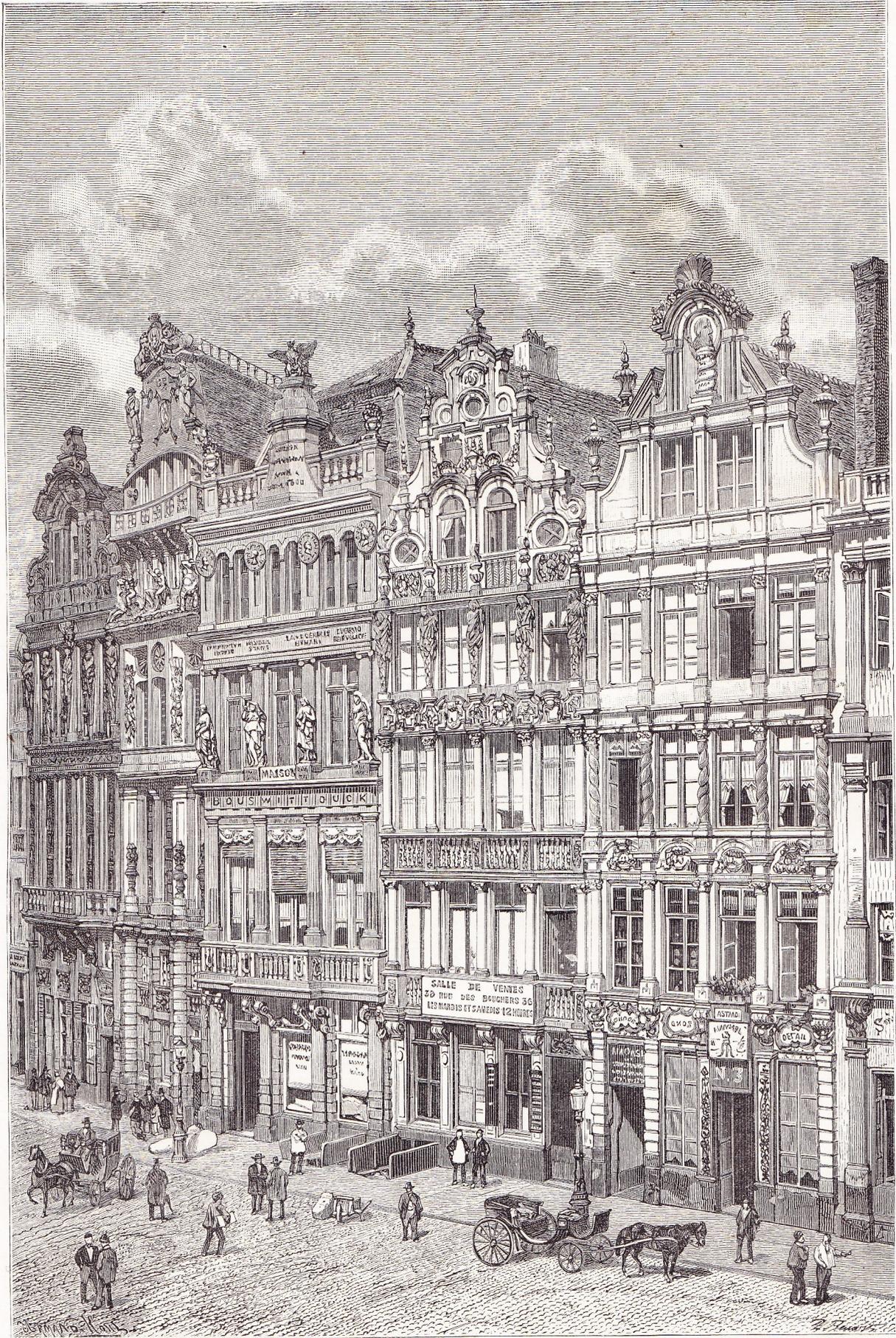
Et l'horreur va grandissant, jusqu'au moment où le sinistre lieutenant du roi-vampire, ayant fait manœuvrer jusqu'à la faire éclater la machine qualifiée par lui « conseil des troubles » et par le peuple « conseil de sang », dont l'application sur l'échine des provinces, semblablement à une prodigieuse ventouse, eut pour effet de les purger du plus clair de leur vitalité, est enfin rappelé par son maître et s'en va, dit l'histoire, expier dans une agonie hideuse, aggravée encore par les visions auxquelles son esprit est en proie, le deuil et la misère des Flandres.

Lui parti, la sève se reprend à parcourir le grand corps moribond de la nation. En 1581, des décrets ayant annoncé à Bruxelles l'abolition du culte catholique, la suppression des couvents et l'expulsion des prêtres, la ville, cernée par l'armée espagnole, subit avec un dédain stoïque les privations d'un blocus douloureux; un péril conjuré, il lui faut faire face à des maux plus grands, et, les affaires interrompues, le commerce partout anéanti, sans communications avec la mer, disputer aux événements une existence menacée par les dissensions intestines autant que par le pillage et les rigueurs de l'autorité. C'est une époque trouble, sans cesse bouleversée par des bourrasques imprévues, où la paix et la fortune publiques ne connaissent un instant la stabilité que pour être mêlées sitôt après à des aventures nouvelles, et qui, éclaircie pendant de courtes accalmies, soudainement se rembrunit sous des orages interminables.

A peine les archiducs Albert et Isabelle ont-ils fait reflourir les lettres, les arts et les sciences, dans cette cour rassérénée où Rubens et Juste Lipsse étaient tenus en si grand honneur, que la tourmente recommence : disputes avec les gouverneurs, querelles avec les magistrats, émeutes toujours renaissantes au sujet des vexations de la soldatesque royale. Joignez-y la peste qui éclata en 1667, la reprise de la guerre avec Louis XIV, le bombardement de Bruxelles par le maréchal de Villeroi, pendant lequel, trois jours durant, vingt-cinq mortiers et dix-huit canons vomirent sur la ville trois mille bombes et douze cents boulets rouges, endommageant quatre cent soixante maisons et sept églises et anéantissant littéralement onze églises et trois mille huit cent trente maisons, sans nécessité et pour le bon plaisir du grand roi. Mais presque immédiatement l'énergie de la race se fait jour, de nouveau, dans un bel aspect de ville neuve sortant en moins de quatre ans des décombres de la ville ancienne, avec des palais reconstruits, des richesses redorées, les rutilantes architectures ornementées de cette place de l'Hôtel-de-Ville qui est encore une des curiosités de l'Étropole. C'est merveille de voir ce peuple résolu réparer ses désastres presque sous la gueule fumante des canons.

Tour à tour la proie des dominations étrangères, convoité par la France après avoir été garrotté par l'Espagne et martyrisé par les sbires du marquis de Prié après avoir été saigné par les torsionnaires d'Albe, il garde dans l'épreuve son insoumission native, s'accommodant en apparence de tous les régimes, parce qu'au fond ils maintiennent son intégrité, mais en réalité rebelle au joug et d'une secousse d'épaules ébranlant de temps en temps l'autorité, moins par haine du pouvoir, dont il aime la magnificence, que par goût de l'indépendance.

L'État pourtant, dès le milieu du dix-huitième siècle, s'était équilibré, grâce à une répartition plus équitable de l'impôt, à une sécurité plus grande des personnes, à un fonctionnement meilleur des rouages



Vieilles maisons de la place de l'Hôtel-de-Ville, a Bruxelles. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

administratifs. Pendant près de trente ans, Bruxelles put goûter, sous le gouvernement paternel de Charles de Lorraine, une paix non troublée. En même temps, les finances publiques se stabilisaient, le commerce et l'industrie échappaient aux fluctuations qui les avaient si souvent entravés, la prospérité générale se manifestait dans l'accroissement des habitations et l'aisance des ménages, les sciences et les lettres, efficacement protégées, recevaient pour s'y abriter une demeure qui porta le nom d'Académie impériale; et pareillement, une Académie de peinture et de sculpture était fondée.

Il y avait à présent un conseil d'État, un conseil privé, un conseil des finances, un conseil souverain de Brabant, tout un échelonnement d'institutions établies en vue de la marche du mécanisme gouvernemental. Pour loger à l'aise cette extension des pouvoirs publics, la ville elle-même s'était agrandie par l'adjonction d'un quartier bâti sur un plan régulier, dans le style étalé et lourd de la décadence italienne : vaste conception architecturale qui concentrait dans un même endroit les splendeurs du règne et l'outillage politique et transformait un plateau presque exclusivement forestier en un bloc d'hôtels massifs, dont la sévérité cossue et la large ordonnance s'alliaient avec l'idée d'une société solidement assise. Aujourd'hui encore ce quartier garde sa destination : c'est là, à un pas du palais de la dynastie, que s'entretient l'organisme constitutionnel, s'élaborent les législations, se consomment les actes de la vie publique, avec cette vitalité redoublée qui signale un peuple actif et sagement amoureux du progrès.

Cependant Bruxelles, non plus que le reste de la nation, n'était arrivé à une stabilité définitive : les heures difficiles allaient sonner de nouveau; derrière ce long règne tranquille de Marie-Thérèse se lèvent menaçantes les figures de Joseph II, de Napoléon et de Guillaume de Hollande. A peine s'est-on habitué aux douceurs d'une cour ennemie des aventures, que celles-ci recommencent : c'est d'Alton, exécuteur des hautes œuvres de l'empereur rationaliste, s'avançant à travers les provinces révoltées, pour assurer l'accomplissement du décret qui dissout les États généraux du Brabant, coupables d'avoir refusé le vote des subsides; cinq années après, c'est Dumouriez, le vainqueur de Jemmapes, arrachant la Belgique à la domination autrichienne et y implantant la république française, brusquement remplacée l'année suivante par la réintégration de l'Autriche; puis, de nouveau, la bataille de Fleurus rend le pays à la France et balaye les Impériaux.

La Belgique subit l'absorption de la puissante république, à travers un engourdissement de toutes ses énergies, comme un corps immobilisé dans un accès de somnambulisme; et le césarisme omnipotent de celui qui s'appelait le maître du monde acheva de désagréger ce qu'il lui restait de sa forte individualité ancienne.

Traitée en pays conquis, elle qui à travers les régimes les plus rigoureux avait su garder son autonomie, elle devient, aux mains du roi des rois, une machine à produire l'or et le sang nécessaires aux ambitions colossales qui ébranlaient les empires; des fournées humaines, le meilleur de sa chair, s'en vont s'anéantir au gouffre des défaites et des victoires; entrée dans l'engrenage aux dents de fer qui se nomme la conscription, les réquisitions, les impôts, le tribut en argent et en nature, comme un bétail dont le lait et la viande, de tout temps réconfortants pour les despotismes, continuent à nourrir les appétits insatiables du conquérant après avoir alimenté le moloch Philippe II et tous les autres croquemitaines de son histoire, elle finit par n'être plus qu'une marqueterie géographique effacée, sur laquelle se projette l'ombre d'une civilisation de fer et de feu. Elle perd même, dans son indignité, le droit de s'enorgueillir de ses collections d'art; ses chefs-d'œuvre, héritage d'un passé flamboyant, vont s'ajouter dans les musées de Paris, comme un fond de gloire ancienne préparé par les siècles, à l'apothéose du jeune empire, lequel, pour la dédommager du butin spolié, des vexations subies, de sa large collaboration jamais marchandée aux pompes funèbres de la conquête, la gratifie en retour d'une législation régulière, d'écoles et de fondations importantes.

Un instant, la nation incorporée put se croire assurée contre les changements; l'habitude, qui désalourdit les chaînes les plus pesantes, avait mêlé de pâles douceurs à son infortune; et taillée à merci, vidée par les coupes sombres, amputée de ses bras, elle s'était reprise à vivre d'un souffle précaire contre vents et marées.

Tout à coup cette date : 1815, sonne à la grande horloge, et de nouveau la chevauchée des armées recommence. Une prodigieuse avalanche d'Anglais, de Prussiens, de Hollandais s'abat sur la Belgique, obscurcissant de ses lourdes masses noires le soleil d'Austerlitz décliné à l'horizon. L'avalanché se disperse bientôt, il est vrai; mais à peine la poussière des légions en marche s'est-elle dissoute dans le ciel rasséréiné, où l'aigle napoléonien a cessé d'agiter ses ailes, que la terre tremble encore une fois, et une nouvelle trombe humaine emplit le pays de ses tourbillonnements affolés, tandis que, rapide comme les boulets de canon qui ont porté le nom français aux quatre vents de l'espace, l'empereur-fantôme, émergeant de l'ombre, pousse en avant ses bataillons pour une partie décisive.

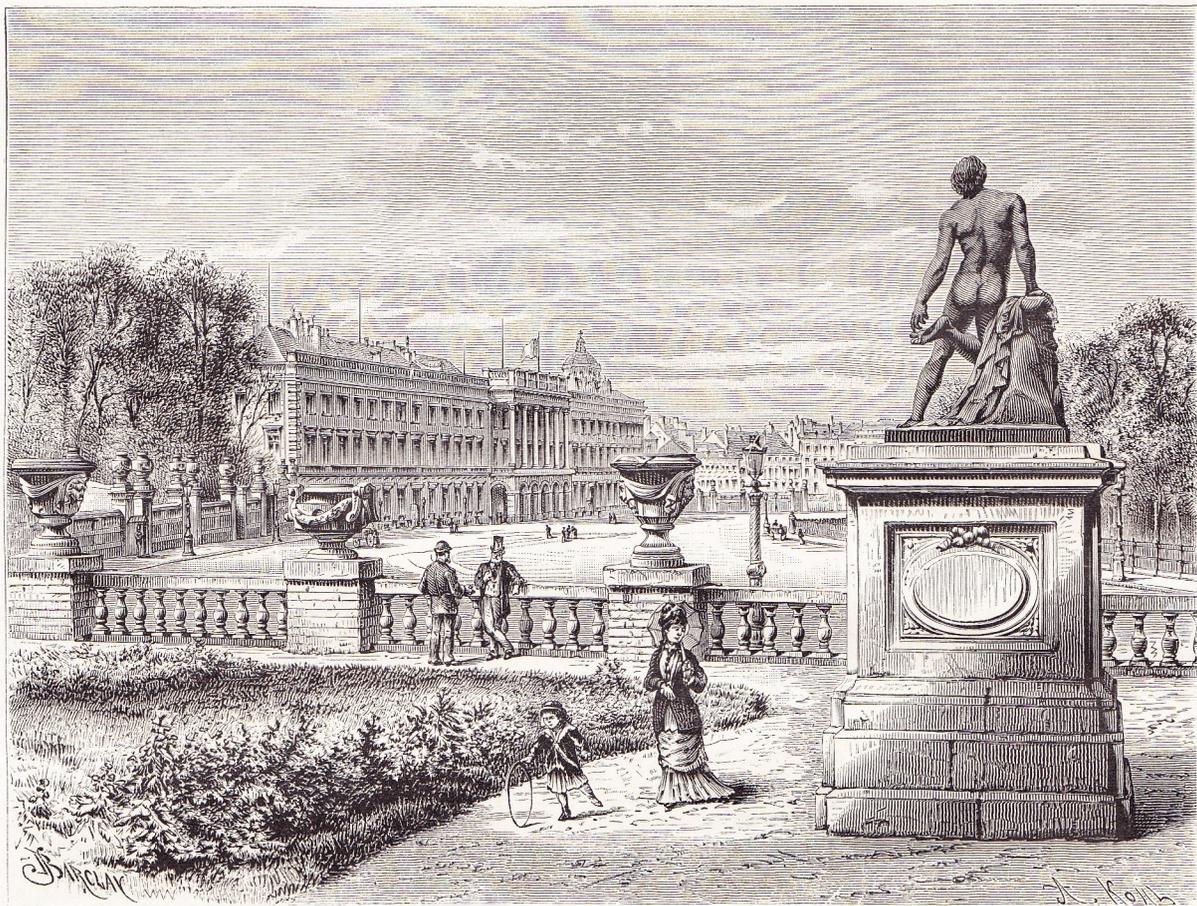
Alors c'est une tourmente plus effroyable que toutes celles qu'on a vues : les artilleries crachent la mitraille dans l'atmosphère changée en fournaise, et les lugubres plaines de Waterloo, pareilles à des charniers, boivent des fleuves de sang. Cette fois, l'homme du destin est bien terrassé. Et comme après l'écoulement d'un torrent, le silence succède aux tonnerres des mêlées dans le pays belge qui cesse d'appartenir

à la France et s'ajoute à la Hollande sous le sceptre du roi Guillaume.

Cependant l'union n'est qu'à la surface ; des germes de mécontentement s'engendrent de la prédilection trop peu dissimulée du prince pour ses villes bataves, et bientôt la contrainte générale éclate sous la pression des impôts, la prédominance officielle de la langue néerlandaise dans l'administration, les privilèges accordés aux Hollandais de préférence à tous autres, l'accaparement par le gouvernement du monopole de l'enseignement, mille vexations grandissantes qui amènent enfin les grandes journées de 1830,

desquelles sortit la Belgique indépendante et libre.

Des extrémités du pays, des hameaux aussi bien que des villes, et de la plaine et de la montagne accourent alors des hommes au cœur vaillant et à la tête chaude ; sans avoir besoin de se concerter, mais résolu à vaincre ou à mourir, ayant pour arme la plus sûre leur foi dans la patrie, ils marchent, soldats éprouvés qui la veille labouraient la glèbe natale ou maniaient l'outil professionnel, au-devant des bataillons aguerris, et cent contre un, à la baïonnette, à la hache et au sabre, font ployer les lignes ennemies ou payent de leur vie leur héroïsme, der-



Palais du roi des Belges, à Bruxelles. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de J. Lévy.

rière les barricades où les grenadiers les exterminent. Rien n'est comparable à cet élan d'un peuple qui rompt ses chaînes, se souvenant des lions qu'il y a partout dans ses trophées : les femmes et les enfants chargeaient les fusils dans les rues ; les vieillards épaulaient en chancelant ; bourgeois et ouvriers se touchaient fraternellement le coude aux postes périlleux ; chaque maison, défendue de la cave au grenier, avec ses volets entre-clos d'où partaient les balles et ses lucarnes béantes d'où les meubles, les ustensiles, les briques arrachées aux murailles croulaient sur l'ennemi qu'ils fracassaient, était un rempart imprenable derrière lequel toute une cité combattait.

Et telle était la surexcitation générale que chacun, avec une insouciance absolue du danger, faisait des prodiges de valeur : des citoyens s'en allaient, par petites bandes, combattre les avant-postes, et d'autres organisaient des expéditions nocturnes, isolés ceux-ci et ceux-là en rase campagne, loin des portes de la ville. On partait pour la mort comme pour une partie de plaisir, et unis dans une commune pensée, sans ressouvenance des divisions anciennes, Wallons et Flamands harcelaient, canardaient, décimaient les blonds soldats du roi Guillaume, qui tombaient sous d'invincibles coups, malgré le qui-vive d'une alerte perpétuelle.

Au milieu des caractères tranchés de ces hommes

venus de toutes les provinces, la gaieté brabançonne particulièrement tranchait sur la gravité un peu pesante des patriotes d'Alost, d'Ostende, de Courtrai, de Bruges et de Gand; elle chantait à travers la mousqueterie ce refrain ailé qui se rencontre à chaque page de l'histoire, ajoutant ses quolibets au défi des balles. Une jovialité enfiévrée de kermesse à la Rubens se mêle, en effet, à ce patriotisme lâché par les rues, avec une débandade de gros instincts; les ribambelles dépoitraillées qui se ruent à l'assaut ont des bravades féroces de gens sortant de table, et le sang se verse comme les verres se remplissent, entre des rires interminables et des coups de gueule rabelaisiens. C'est le débordement d'une race comprimée par deux régimes successifs et dont la vie oisive, inactive, brusquement éclate dans une révolution qui a l'air d'une émeute et dans des coups de main acharnés comme des batailles.

Pendant que les bras manœuvraient, les cerveaux ne demeuraient pas oisifs : la désorganisation grandissante des lignes hollandaises à l'extérieur avait pour complément l'organisation d'un gouvernement provisoire à l'intérieur. Il s'est trouvé dans cette Belgique trop légèrement qualifiée d'apathique des hommes de conseil supérieur et de décision rapide qui, au bruit des fusillades, sous la pluie des boulets, ont su tout à la fois pourvoir aux mille nécessités de la défense, parer à l'anarchie, édicter des lois et jeter les bases d'un État stable, parmi l'universelle effervescence d'un peuple soustrait à toute espèce de coercition. C'est cette graine première qui, petit à petit germée dans un terreau arrosé de sang, a fini par s'épanouir sous la forme du gouvernement constitutionnel, avec une large ramification de droits faisant le citoyen libre dans l'État libre.

Les événements qui suivirent sont trop voisins de ce temps pour avoir besoin d'être rappelés : on sait que le trône fut offert à Léopold de Saxe-Cobourg, et que ce prince, prévoyant une grande nation en ce petit peuple prodigue de son sang, l'accepta; on sait aussi que, le nouveau royaume à peine institué, le prince d'Orange et le prince Frédéric, au mépris de l'armistice provoqué par le roi leur père, envahirent le sol une première fois libéré; on sait enfin que la France, amie généreuse et fraternelle, envoya le maréchal Gérard à la tête d'une armée pour aider la Belgique à se débarrasser de cet opiniâtre ennemi. Ce fut la dernière convulsion, après quoi l'État jeune et sain, pareil à un corps vigoureux, prédestiné à se développer indéfiniment, se mit à prospérer sans secousses, accomplissant au grand soleil sa large besogne pacifique avec une activité régulière et mesurée.

De calmes énergies, tournées vers le travail, avaient succédé à la grosse dépense de nature nécessitée comme première mise de fonds, dans la constitution du pays indépendant. En peu d'années, les arts, les sciences, l'industrie, les affaires se développent, s'équilibrent, forment une rapide circulation morale et

matérielle; en même temps l'armée s'organise, l'administration se raffermi, les écoles s'ouvrent, un premier chemin de fer rapproche les distances, et bientôt, la sécurité grandissant, les centres industriels prennent une extension plus vaste, le commerce bénéficie de gains plus assurés, l'épargne amasse sans danger des capitaux : c'est une floraison universelle de toutes les aptitudes qui ont pour objet la richesse, le bien-être, le train normal de la vie plutôt que la gloire et ses aventures.

Toute proportion gardée, la Belgique est, à cette heure, de toutes les nations la mieux nantie de lignes ferrées : elle a des entrepôts, des canaux nombreux, d'excellentes routes, un port de premier ordre, Anvers, et un autre, Ostende; deux fleuves, la Meuse et l'Escaut, coupés de nombreux dérivatifs : le premier superbe, coulant à pleins bords dans l'entonnoir des montagnes, mais de maigre importance comme voie d'eau, le second remué par les houles marines, entre des digues chaque jour immergées par le reflux, vaste, bruyant et formant comme le corridor de la grondeuse mer du Nord; neuf provinces, agricoles et forestières, les unes et les autres inépuisables en richesses naturelles qui les prédisposent merveilleusement à l'action des grandes industries. Et pour achever ce tableau d'une touche de peintre, l'activité humaine s'y déploie à travers un déroulement de paysages variés, où les vallées succèdent aux landes marécageuses et les grandes pétrifications aux renflements légers d'une plaine transformée par la culture en un énorme potager; ici les constructions modernes, les transformations récentes, l'adaptation de la nature aux besoins nouveaux; là les ruines, les vieux souvenirs, les restes d'une tradition demeurée et comme un décor splendide brossé par les âges, sur lequel se détache et se meut la vie contemporaine.

V

Le vieux Bruxelles. — La Senne et les ponts. — Industries locales. Types et coutumes.

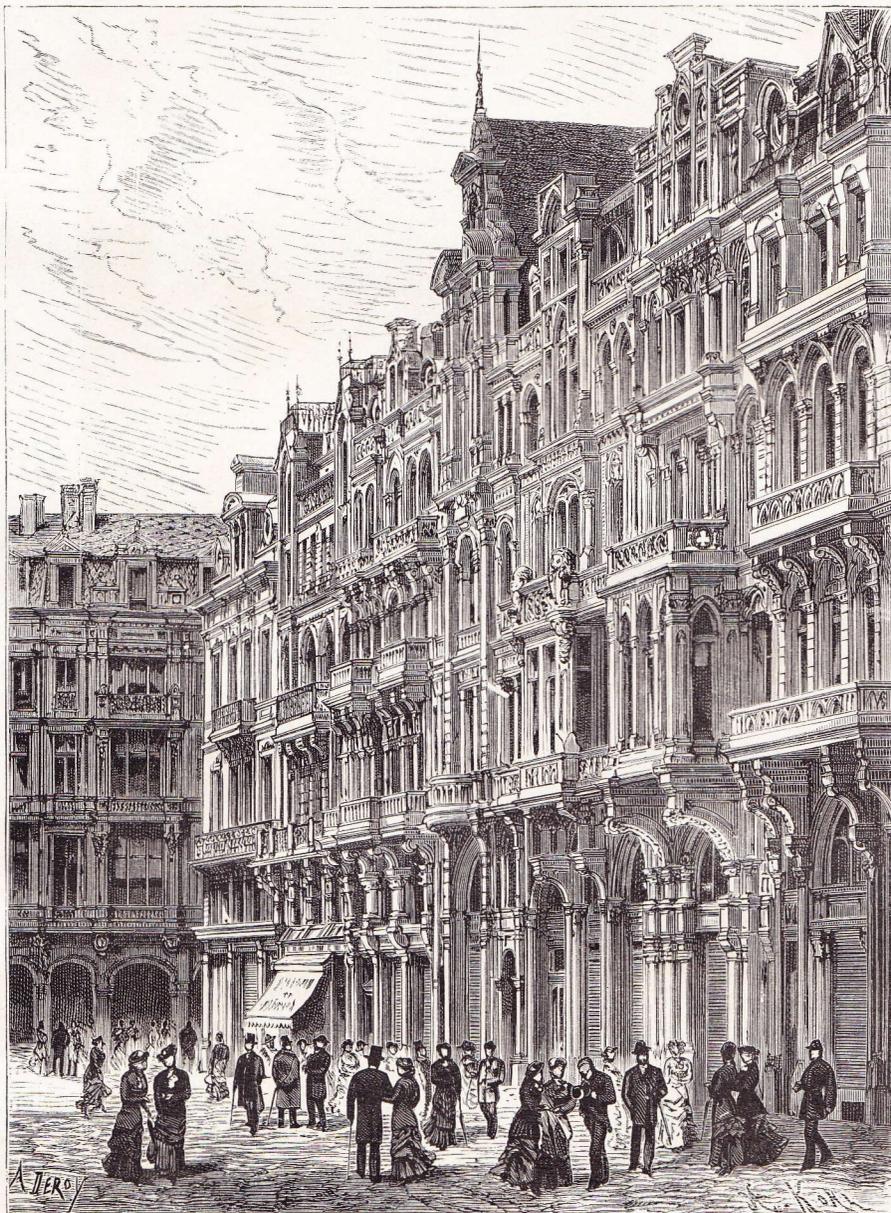
Bruxelles, entre toutes les autres villes, profita largement des bienfaits d'un règne à l'abri des conflagrations qui, presque partout ailleurs, pendant ces cinquante dernières années, précipitèrent les peuples dans des conjonctures périlleuses.

Il ne faudrait pas cependant comparer la petite capitale de 1830, telle que l'avaient faite les régimes successifs sous lesquels le pays éprouva tant de peine à affermir son autonomie, à l'abondante agglomération d'aujourd'hui; elle ne sortit pas de suite des langes et pendant longtemps offrit le spectacle d'une tranquillité provinciale, où le train d'une cour tenue en suspicion par la noblesse et formée dans le principe d'éléments hétérogènes, ne suffisait pas à activer la circulation du luxe et la dépense. Tel de ses vieux coins solitaires, la rue Terarken, par exemple, avec ses perspectives tronquées et ses projections de bal-

cons par-dessus le pavé bosselé, semble perpétuer la monotonie de ces jours lointains.

Les vieux Bruxellois se souviennent toutefois encore des hôtels de la noblesse, hermétiquement clos comme des forteresses, où, l'espace de quinze ans et plus, aucune figure n'apparut, si ce n'est celle des valets chargés d'entretenir les appartements et les

écuries, tandis que les maîtres, réfugiés dans de lointains châteaux, y nourrissaient, en chassant le sanglier et le daim, leurs boudeuses rancunes. En ce temps-là encore, une ceinture de fossés, vestiges des anciens remparts, circonvenait la ville, avec des portes pratiquées de distance en distance (voy. p. 321), par lesquelles les campagnes, à de certains jours, se déver-



Construction moderne (maison primée). — Dessin de Deroy, d'après une photographie de J. Lévy.

saient à l'intérieur, apportant les denrées nécessaires à la consommation, et où, leur mince tige de fer à la main, veillaient les gardes de l'octroi, en tunique bleue agrémentée de boutons d'argent. Mais petit à petit les mécontentements s'étant effacés, soit par suite des séductions grandissantes du règne, soit par suite de la nécessité de s'opposer à l'extension d'une noblesse créée pour suppléer à l'absence de l'ancienne,

les maisons aristocratiques se repeuplèrent; la haute ville, ébauchée par le prince de Lorraine, s'étendit; les belles rues et les riches habitations se multiplièrent; et Bruxelles, successivement agrandi, élargi, assaini, livré aux démolitions et, comme ce Paris qui tourmentait ses ambitions, devenu l'enjeu d'une nuée de spéculateurs, prit enfin, un peu prématurément peut-être, l'aspect des grandes capitales.

Ce n'est pas sans mélancolie que je me rappelle les pittoresques encoignures, à cette heure remplacées par les équerres symétriques des grands boulevards, que l'on était certain de rencontrer à chaque pas dans la partie basse de la cité, il y a quelque vingt ans. Un délabrement de masures vermoulues, fleuries de mousses veloutées, avec des giroflées sauvages

dans les crevasse, mettait tout le long de la Senne ses pans de murs déjetés, surchargés de logettes en bois pendant en surplomb sur les eaux terreuses, et hérissés de déversoirs en pierre par où dégoulinait les lessives ménagères. Tout un lacis d'impasses s'entre-croisait dans une demi-obscurité chaude, emplie de grises fumées tourbillonnantes que le soleil lamait d'or. Partout le plâtras écaillé coulait avec les pluies, laissant à nu le rouge de la brique, comme une plaie, sous l'auvent penché des toits capuchonnés de lucarnes en saillie. Aux fenêtres, sur des cordes tendues, des haillons séchaient, avec des tons éclatants où se révélait la tendresse nationale pour les tire-l'œil; et quelquefois des pots de capucines, d'œillets pourprés, de pâles résédas brochaient sur cette friperie, faite pour caresser le regard d'un peintre par ses chaudes taches constellées.

C'est là, dans ces culs-de-sac et ces étroites rues où le passage d'un chariot faisait refluer les groupes sur les trottoirs et contraignait à s'aplatir contre les maisons, qu'habitait un peuple qui avait gardé le

lieu et la vraie physionomie de la race, indépendant, narquois, fêtant volontiers le lundi, badaud, querelleur, ami des kermesses, des jeux populaires et des réunions où l'on chante et boit. Là aussi vivait l'ouvrier des fabriques, des brasseries et des minoteries qui, en ce temps, pullulaient dans le quartier, comme pour perpétuer la tradition des grandes nations dis-

parues. Les énormes garçons brasseurs, aux carrures démesurées, avec une très petite tête apoplectique et bonasse de colosse heureux, passaient en culottes et vestes de *pilou* reluisant, poli par les brassins et le frottement des tonnes, leurs grosses mains ballantes au bout de leurs bras où les biceps roulaient comme des haltères. On voyait aussi les meuniers semblables à des pierrots poudrés de farine et les lèvres écarlates dans le blanc des faces; les teinturiers barbouillés de lèches écarlates ou violacées, avec leurs bras secs dont les mixtures chimiques ont lentement consommé la chair; les tonneliers au col massif enfoui dans les épaules et tapant, de leurs lourds mail-

lets de bois, les futailles sonnante le creux. Tout ce grouillement humain emplissait la rue, martelant, chaudronnant, cardant la laine, avec une bonne humeur chantante, des quolibets plein la bouche, et çà et là s'interrompait pour avaler d'un trait la chope de bière écumante ou les poivres d'un genièvre frelaté. Ajoutez le roulement des voitures sur les cailloux pointus, ici les interminables charrettes de brasseurs



La rue Terarken (voy. p. 326). — Dessin de C. Chauvet, d'après nature.



Le jeu de la cuvelle (voy. p. 332). — Dessin de Eug. Verdyen, d'après nature.

toutes sonnantes de ferrailles entrechoquées, auxquelles ballottent, suspendus, des rangs entiers de tonnes vides, avec deux et trois superpositions de tonnes remplies, là les véhicules attelés de molosses et colportant la marée, le lait, la boucherie, les tas de pain et les petits monts de sable; puis encore, aux heures matinales de l'approvisionnement, les tombeaux de maraîchers, avec leurs pyramides de légumes et de légumes, et les lourds chariots rustiques, recouverts de bâches ballonnées, où s'amoncellent les beurres, les œufs et les fromages, sur des serviettes à carreaux bleus et blancs. Midi tombait sur ce train de la vie quotidienne, déversant entre les maisons, comme entre des digues resserrées, la fourmilère affamée des usines, qui se bousculait, courait à grandes enjambées, cognait le pavé du galop saccadé de ses sabots.

La rivière serpentait à travers cette agglomération de petites maisons tassées, en bonne ouvrière qui prend sa part du travail général et se multiplie pour être largement serviable; ses bras s'étendaient partout, plongeaient au cœur de cette existence besogneuse, avec des amas de grosses écumes jaunâtres aux barrages, des remous de vapeurs bouillantes le long des usines, des traînements lents de flaques huileuses sur tout son parcours.

Elle avait fini par être le dépotoir, non seulement des industries groupées sur ses bords, mais de toutes les maisons riveraines; il n'était pas rare de voir un ventre ballonné de chien flotter, pêle-mêle avec des mise-bas et des détritrus ménagers, à la dérive de ses eaux grasses et lourdes. En automne, des brouillards montaient de ses vases, assombrissant l'air de crêpes opaques à travers lesquels les réverbères, le soir, avaient l'air d'yeux rouges larmoyants; et ses pestilences avaient fini par saturer l'atmosphère d'une odeur particulière, où se confondaient des relents de caoutchouc, de cambouis et de vieille suie mouillée.

Elle était une des curiosités du vieux Bruxelles; on flânait sur ses ponts d'où s'entrevoyait, par échappées brusques, la perspective des toits taillés en dents de scie et aiguës en pignons, avec des ressemblances vagues de canaux brugeois; la nuit, les fenêtres brasées sur le noir des fonds, reflétées en un fourmillement de paillettes ignées dans les moires sombres du flot; et celui-ci, en se brisant aux arches, avait un bruissement doux, continu, auquel ne résistaient pas les douleurs solitaires.

Des solives épaisses barricadaient par places le courant, outillées de pièces en fer qui se levaient ou s'abaissaient: c'étaient les écluses; et en d'autres endroits, des constructions se dressaient, des passerelles étendaient une barre mince, d'énormes roues tournaient, fouettant l'eau de leurs palettes. Ici le moulin de Ruyschmolen (voy. p. 313) s'apercevait du pont de la rue Saint-Géry; là l'Eyckmolen, ou moulin de l'Ane, contigu à l'église de Notre-Dame de Bon-Secours; plus loin le moulin de Borgval, non

loin de la rue des Pierres, puis encore le Baertmolen, ou moulin de la Barbe, et le Driesmolen, moulin à papier, coupaient les profils d'amas de soupentes, de vastes carcasses démantelées, d'une complication primitive d'installations, et tout le jour ronflaient, bourdonnaient, faisaient une musique assoupissante sur laquelle se détachait le clair ruissellement rythmé des aubes en mouvement.

Des brasseries voisinaient avec ces gros moulins remuants, soufflant par leurs tubes des odeurs chaudes de houblon si pénétrantes qu'elles se sentaient de l'intérieur même des maisons; et les connaisseurs, aussi raffinés, du reste, que les amis des vins de Bourgogne ou du Rhin, savouraient à l'avance le parfum de la bière nationale, l'épais lambic doux comme le sirop, et le limpide faro à la fine saveur acidulée. Toutes ces encombrantes maçonneries s'alignaient dans la reculée, espacées par de vieux murs en briques, bombés dans le milieu et demi-croulants, par delà lesquels s'ébouriffaient les touffes violettes des lilas et retombaient les draperies massives des lierres, avec des mélancolies de paysage urbain poussé au soleil à travers les tessons de bouteilles et les gravats.

La bonasse rivière avait pourtant ses moments d'humeur bourrue; au temps des crues, elle pénétrait dans les sous-sol, montait l'escalier des caves, souvent même envahissait les rez-de chaussée; il ne fallait qu'une nuit pour opérer la transformation des bas quartiers en un vaste lac duquel émergeaient pitteusement des tronçons de maisons, et dont les remous, parfois violents, prenaient, au détour des rues, des fureurs que contemplaient, résignés, les bourgeois en bonnet de coton, surpris au saut du lit par l'inondation.

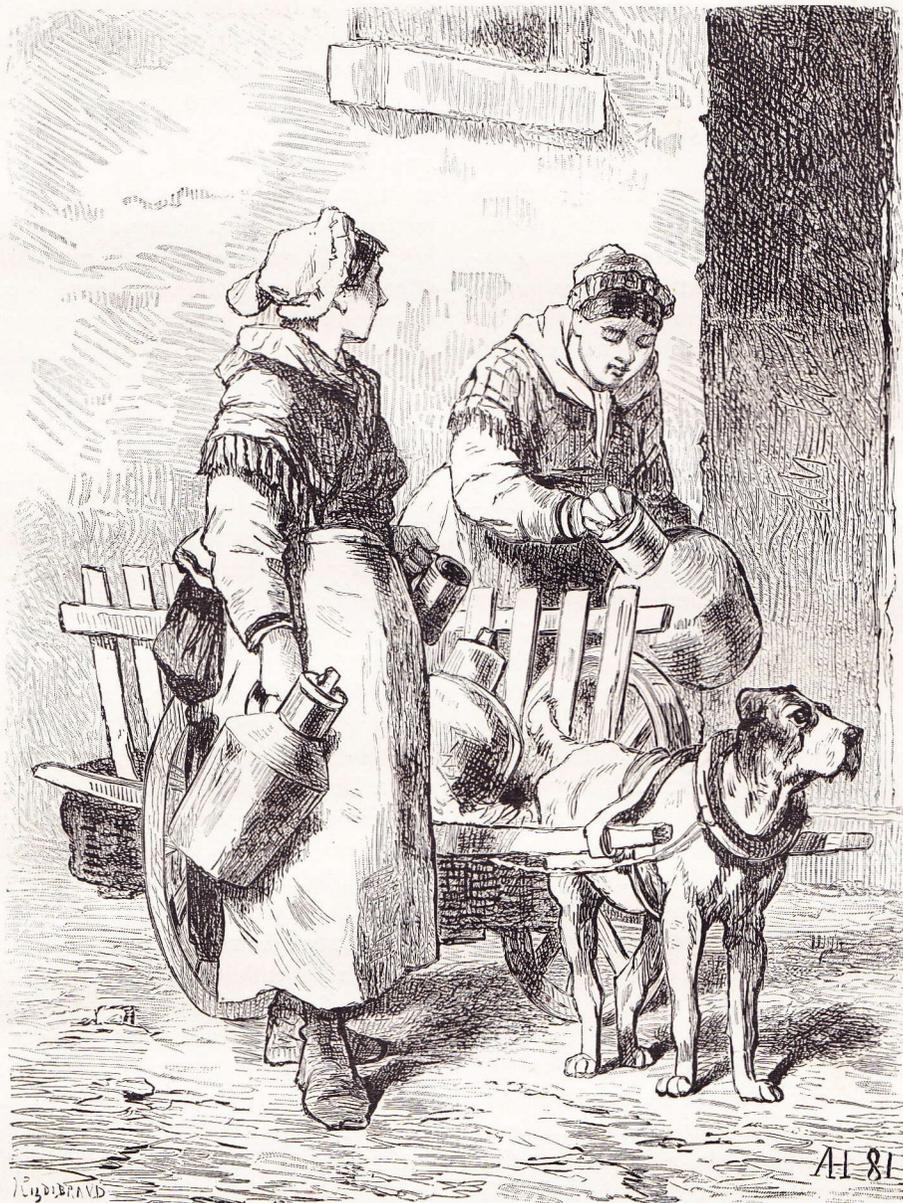
C'était un arrêt momentané dans l'activité de cet enchevêtrement de populeuses ruelles; les conditions de la vie étaient changées; des barques faisaient le service du ravitaillement, allant des habitations à la boucherie et à la boulangerie voisines; çà et là un énorme cheval flamand, si haut que son poitrail était à peine submergé, naviguait, calme et lent, toute une famille pendue à ses crins. Naturellement, ces envahissements de l'eau occasionnaient des désastres: des bicoques mal assurées s'écroulaient, le travail s'interrompait dans les fabriques et les moulins, les ménages obligés de chômer manquaient d'argent et de pain, des complications de misère et de maladie s'ajoutaient à la perte des meubles et des ustensiles; puis, brusquement, le tour joué, la fantasque rivière rentrait dans son lit, laissant par les rues des boues jaunes infectant le marécage et sur les papiers de tenture des maisons d'indécrottables moisissures qui finissaient par monter jusqu'au plafond.

Eh bien! malgré ces frasques, on aimait la Senne d'une affection tenace; il y eut d'énergiques protestations lorsque les ingénieurs se liguèrent contre elle: c'est qu'en la supprimant, on supprimait du même coup une circulation considérable, un mouvement

d'affaires incessant, des habitudes d'existence particulières et un des côtés les plus caractéristiques de la physionomie bruxelloise, celui-là par lequel s'éternisaient la vieille cité, les vieilles coutumes, les mœurs du bon temps, à un pas de cette place Saint-Géry réputée le berceau de l'antique Brucsellæ.

Le bourbeux et jaunâtre cours d'eau établissait, en

effet, une démarcation parmi les gens de la ville ; une race à part, nullement comparable à celle des hauts quartiers, s'était petit à petit formée dans ses atmosphères, grasses du houblon, perpétuant la tradition de ce caractère étalé et rond, primesautier, prompt à l'injure, dépensier, mais au fond bon enfant, que l'histoire prête aux *kiechefretters* ou mangeurs de



Charrette de laitière. — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

poulets, sobriquet que leur a valu leur amour des mangers succulents.

C'est dans le voisinage des brasseries et des moulins, entre la place Sainte-Catherine (voy. p. 336) et la rue d'Anderlecht, la place de l'Hôtel-de-Ville et la place Saint-Géry, que se rencontrait le type le plus pur de la vieille population ; rarement il franchissait les limites de la circonscription où il était né, où il

avait pris femme, où il s'était enrichi ; toute son existence se renfermait entre le cabaret, sa boutique et l'église. On le reconnaissait à sa face pâle et rasée, à sa carrure épaisse, aux proéminences de son ventre, à la santé un peu bouffie de sa personne. Toute la journée derrière son comptoir, aunant le drap ou détaillant la mercerie, il ne sortait qu'à l'heure des offices, entre chien et loup, et un peu plus tard allait

faire sa partie de cartes à l'estaminet, en fumant sa longue pipe de Hollande, autour d'une table où ses partenaires et lui consommaient de la bière, dans de grands verres à couvercle d'étain. C'était la régularité d'un bien-être monotone, coupé par des repas de société, avec des aises de grosse vie animale; pour lui, la bombance était la satisfaction d'une nature exigeante en même temps qu'une cause d'amusement recherchée. Il était à l'église de toutes les neuvaines et de tous les octaves, étant de toutes les confréries, et à la ville faisait partie d'un de ces nombreux serments, milices bourgeoises jadis exercées pour la bataille et aujourd'hui dégénérées en simples réunions de plaisir.

Il existe au musée de Bruxelles un noir et séculaire tableau où le peintre a représenté l'infante Isabelle abattant le papegai; elle savait bien, la rusée princesse, que rien ne devait plus flatter l'amour-propre de son peuple que cette condescendance à se mêler à l'un de ses jeux favoris. Le tir à l'arc et à l'arbalète a toujours eu, en effet, le privilège de passionner le vieux Bruxellois : comme par le passé, il aime à se rendre, le dimanche ou le jeudi, dans les prairies avoisinantes et à y lancer une volée de grosses flèches. Généralement, des pièces d'argenterie constituent le prix des parties et le gagnant est proclamé roi.

Il faut se rappeler la jovialité brabançonne pour se rendre compte de l'animation de ces parties, où les cris, les rires, le cliquetis des verres s'entremêlent, pendant que, obèses et trapus, les membres bandent à la force des poings leurs énormes arcs, où la corde se tend comme un câble, et tout à coup font siffler la flèche qui part droite, rapide comme l'éclair, quelquefois dépasse le triangle, oscille lentement dans l'air, puis retombe, et d'autres fois, mieux projetée, va culbuter d'un coup sec, qui s'entend de loin, l'oiseau affublé de plumes versicolores. Naturellement, l'installation de chaque roi est accompagnée de promenades triomphales, de tournées de bière et de grands banquets où le sacre se consomme au bruit des fourchettes.

Le tir au berceau n'excite pas moins d'enthousiasme; nombre de vieux cabarets de la ville possèdent une allée droite, bordée de planches et recouverte de verdure, comme une tonnelle carrée, où les tireurs l'un après l'autre s'en viennent et manœuvrent l'arme lourde qui doit leur donner la royauté. Autant de locaux d'ailleurs, autant de sociétés; chacune a son bedeau, ses séances, son patron particulier, et, les jours de réjouissances publiques, promène par les rues son étendard où l'or fleurit en arabesques tortillées sur le grenat et l'émeraude des velours. J'ai dit plus haut la pompe de ces étalages, que rehaussent encore des colliers de médailles sonnans dans l'air comme des carillons.

A ces jeux, réputés nobles et qui sont le partage du bourgeois aisé, s'en ajoutent d'autres, plus spéciale-

ment réservés au peuple, les quilles et le palet, par exemple; en même temps que la nature du divertissement, celle du prix varie : des victuailles, un quartier de porc, un jambon fumé remplacent ici les massives argenteries orfévrees.

Mais toujours nous voyons reparaître au bout de ces réunions les agapes abondantes et tumultueuses, le coup de dent à travers le rire débridé, une sorte de noce de Gamache interminable qui fait partie des félicités de la vie flamande et doit compter parmi les ravissements de son paradis. Tout est prétexte à boire et à manger, un baptême, un enterrement, une fête de famille, les solennités patronales, — et non seulement les corps constitués, les sociétés, les grands serments ont leurs patrons, mais les professions et les métiers; — de plus, chaque semaine de travail s'abrège du dimanche et du lundi, régulièrement chômés; et comme elle a commencé, l'année s'achève dans une succession de Noël, de saint Thomas et de saint Sylvestre pendant lesquels la gaieté se donne largement carrière.

Un chapitre sur les gaietés bruxelloises serait incomplet si l'on n'y parlait des jeux populaires, ces grotesques divertissements où l'adresse des bras et la sûreté de l'œil sont requis, mais dans un but qui n'est plus du tout celui des jeux signalés plus haut. Il y a d'abord les courses de sacs pour femmes et enfants; enfermés jusqu'aux aisselles dans des bourses hermétiquement closes qui leur enlèvent la liberté des mouvements, on les voit soubresauter, par petits bonds saccadés, les yeux ardemment fixés sur le but, rouges, soufflant, suant, entre deux files de foule tassée et hurlante : à mesure qu'ils approchent, leurs sauts s'accroissent, leurs déhanchements deviennent plus secs et plus fébriles; souvent leur impatience les perd, et, près d'atteindre la bienheureuse timbale, ils roulent dans la poussière la tête en avant. Ce sont encore les mâts de cocagne; l'un après l'autre, hommes et enfants grimpent le long de la perche enduite de savon, mais la plupart s'arrêtent à mi-chemin; un plus avisé se hisse enfin jusqu'au cercle où pendent des jambons et des objets de toilette, fait rapidement son choix, et descend aux applaudissements de la rue, en agitant triomphalement son trophée.

Ailleurs, le jeu de la cuvelle (voy. p. 329) passionne la curiosité publique. Figurez-vous, en plein milieu du pavé, un appareil d'escarpolette avec une cuvelle se balançant entre les deux montants; la cuvelle, pleine d'eau, est munie d'un anneau dans lequel un coureur, lancé à fond de train, doit passer une lance. Monté sur une charrette que pousse un de ses camarades, il se ramasse, s'arc-boute, tend sa lance, épiant l'étroite ouverture; tout à coup le signal est donné; alors la charrette se précipite; la cuvelle, la plupart du temps frappée dans son milieu, se répand en cascade, trempant toute l'équipe; et un autre recommence, qui espère être plus heureux.

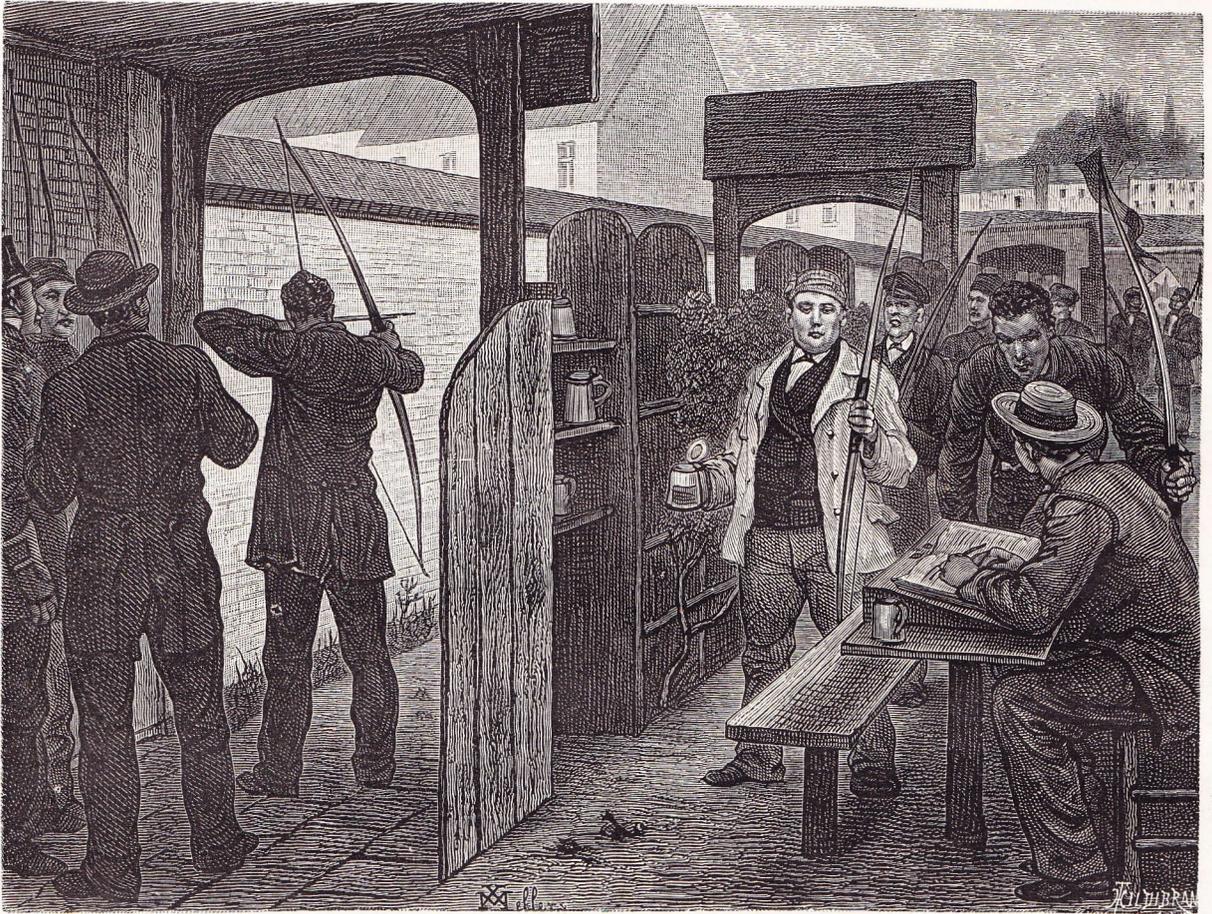
Qu'il cogne au bon endroit, il prend alors des airs de triomphateur romain sur son char.

Quelquefois les bêtes sont associées à ces parties, mais d'une façon barbare. Le jeu de la grenouille, par exemple, consiste à courir avec des brouettes sur lesquelles on a mis quatre ou cinq malheureux batraciens; les cahotements du pavé impriment d'effroyables secousses à ces petits tas noirs; la grosse affaire est de les empêcher de glisser à bas du véhicule; le premier qui arrive avec sa cargaison complète gagne le prix, que souvent les pauvres bestioles, éventrées, écrasées, les entrailles pendantes, payent de leur vie.

VI

La Grand'Place. — L'estomac de Bruxelles. — L'estaminet et sa physiologie. — L'estaminet appliqué au principe de l'association. — Le denier des écoles. — Charité et mendicité.

D'ailleurs, le cœur du vieux Bruxelles n'a pas totalement disparu; il suffit de parcourir le réseau des rues qui avoisinent la Grand'Place pour retrouver en partie l'aspect particulier que présentait l'agglomération de la Senne. Là encore, elles s'entre-croisent à angles brusques, entre de petites façades étranglées, où les vitrines étalent des carreaux quadrillés, quelquefois saillent en avant-corps sur le trottoir.



Le tir à l'arc. — Dessin de Mellery, d'après nature.

Principalement entre la place et le marché aux Poulets, le regard est frappé par la singularité d'un pâté de constructions tellement resserrées qu'une voiture a grand'peine à y passer. A chaque pas qu'on fait là dedans, c'est une invitation à boire et à manger; il n'y a pas une de ces petites habitations basses, dont la plupart n'ont qu'un étage, qui ne sollicite la gourmandise : ici, un amoncellement de volailles grasses, de lièvres et de chevreuils; là, une marée jetée toute perlante sur un étal; et ailleurs, contre des rideaux festonnés laissant entrevoir des tables recouvertes de nappes douteuses, des plats où

marinent dans les coulis des viandes roses, parmi les légumes et les fruits.

Plus loin, le spectacle recommence : toute une rue, celle des Bouchers, s'emplit du produit des carnages journaliers; poulets, coqs, dindes, pintades et chapons s'entassent par charretées derrière les vitres, à côté des boutiques de tripiers, regorgeantes de dépouilles, où la chair animale se débite à l'infini; sur les rayons, des têtes de veau, luisantes et blanches, immobilisent leurs rangées mornes.

L'étranger, jeté dans ces appétits sans cesse renaissants, défaille, comme devant la sensation d'une exis-

tence surnourrie; et cependant il est attiré par les matérialités plantureuses qui s'offrent à lui perpétuellement. Aussi ne manque-t-il pas de pousser la porte d'un de ces cabarets tentants devant lesquels les écailles d'huîtres arrondissent des dômes; et bien lui en prend, car il peut voir à l'intérieur la jouissance prodigieuse des gros mangeurs du cru, savourant avec de lentes béatitudes les préparations culinaires qui leur sont servies.

Rien de curieux du reste comme ces gargotes : presque toutes n'ont qu'un étroit boyau sous un plafond bas, verni par les fumées, avec des encoignures où est installé le comptoir, et sont à peine suffisantes pour installer vingt personnes. Il faut attendre, debout, qu'une table soit dégarnie; encore n'est-on pas sûr de l'occuper longtemps seul, car les arrivants l'envahissent par chaque bout. Pas de dégagement au surplus dans ces logis exigus : un escalier, escarpé comme une échelle de meunier, conduit à l'étage, où l'on entre en baissant la tête, pour ne point cogner les solives. L'évier, la cuisine, la salle s'allongent sur le même plan, à travers un brouillard de vapeurs montant des marmites; et l'odeur des fourneaux se répand parmi les consommateurs, par bouffées chaudes et continuelles. Aucune coquetterie de vaisselle ni d'argenterie non plus; les assiettes sont posées devant vous, avec des couverts en étain, sur une serviette râpeuse; le public est considéré par le traiteur comme une machine qui fonctionne, et qu'il n'est pas nécessaire d'allécher par des raffinements. A quoi bon d'ailleurs? ces grosses natures voraces se passent volontiers de parade, habituées qu'elles sont souvent à se satisfaire chez elles sur un coin de table, dans les intimités de la cuisine.

Naturellement, cette profusion d'endroits où l'on se repaît a pour complément une abondance de cabarets. A tout bout de champ, des lanternes peinturlurées, des enseignes barbouillées de tons crus représentant en quantité innombrable des chevaux bleus ou rouges, des coqs d'or et d'argent, des bécasses, des cygnes, des lions, des renards, un véritable muséum d'histoire naturelle, signalent la présence d'un débit de boissons : ordinairement une salle oblongue ou carrée, décorée de rinceaux sur un fond jaunâtre archivernisé, avec des bancs en bois dont les dossiers s'alignent aux murs, des tables massives veinées à l'imitation du chêne, des chaises à fond plein, un grand poêle monumental projetant un tuyau aux angles compliqués, un plafond noirci par les brouillards du tabac, enfin un carrelage rouge pommelé de mottes de sable.

Sous les animaux fabuleux dont la dénomination correspond au nom de l'endroit, vous apercevrez généralement ce mot : Estaminet, qui sert à désigner les maisons où l'on consomme spécialement de la bière. Ce n'est pas le café wallon tapissé de papier à fleurs, d'une gaieté faite pour amuser l'œil, et qui le retient par des coquetteries d'images et de glaces et

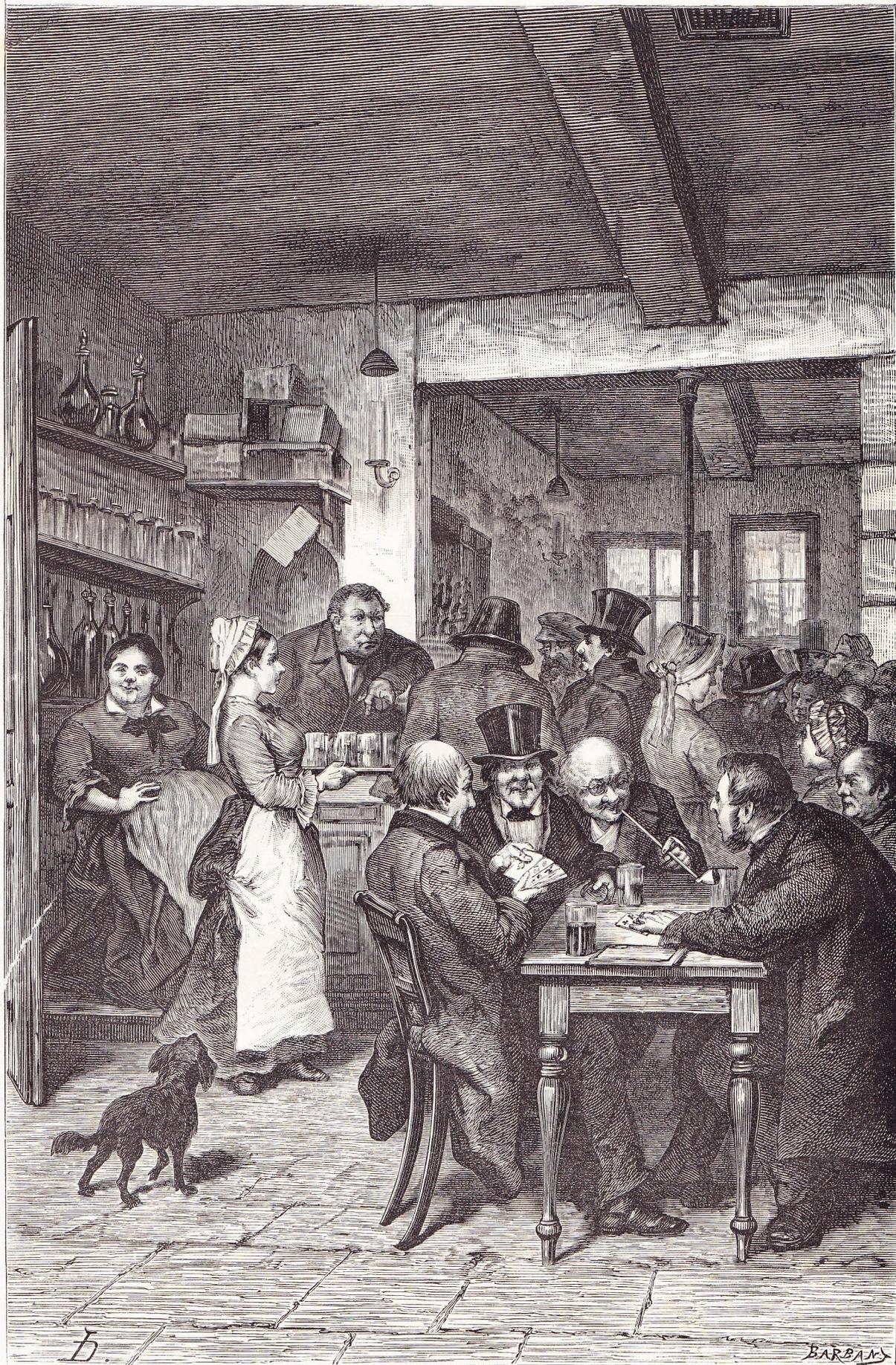
les bariolures de ses comptoirs reluisants de verres de couleur. Ici règne une simplicité rudimentaire : aux murs, des affiches de ventes notariales jaunes et bleues pour tout ornement, quelquefois des cages où s'égosillent des canaris, un cadran émaillé pareil à un gros œil-de-bœuf, ou une vieille gaine sculptée d'horloge.

Visiblement, toute distraction qui pourrait troubler le client dans la dégustation du liquide fermenté est écartée comme attentatoire à la gravité de cette occupation; une antichambre officielle n'a pas plus d'austérité, et les gens qui sont assis autour des tables, sérieux, un peu endormis, avec des gestes automatiques, participent de la sérénité qui semble l'atmosphère de ces lieux. Par surcroît, des pancartes accrochées au-dessus des têtes rappellent au respect de l'ordre les buveurs que des libations répétées pousseraient à s'échauffer outre mesure; telle dit très nettement : *het is verboden te vloekken* (il est défendu de blasphémer); telle autre enjoint de ne point chanter. Aussi n'entend-on s'élever souvent de ces réunions parfois très nombreuses qu'une sorte de ronflement général et comme le bruit assoupissant d'une toupie tournant sur elle-même.

La plupart des estaminets ont d'ailleurs une clientèle spéciale, qui varie peu; il en est où un intrus serait mal venu à s'introduire; chacun, par une coutume tacite, observé par les autres consommateurs, conserve sa place à la table qu'il a choisie dès le premier jour, comme une propriété que personne ne s'avise de lui disputer.

Les soirées passées à boire de la bière en fumant du tabac et en jouant aux cartes ou aux dominos sont une habitude si régulière de la vie bruxelloise qu'aucun événement n'en peut distraire ceux qui l'ont contractée: on rencontre fréquemment autour des tables des pères qui ont marié dans la journée leur fille, des maris qui viennent d'enterrer leur femme, des gens d'affaires sous le coup d'un désastre financier; et le médecin, l'avocat, le juge, le fonctionnaire, les hommes politiques les plus considérables se rassemblent au cabaret aussi bien que le petit rentier, le boutiquier et le maçon devenu propriétaire. C'est un trait de mœurs locales que cette égalité de toutes les classes dans la tabagie enfumée où, pour douze centimes, le pauvre et le riche s'achètent une place chaude, un bien-être engourdissant et la liberté de déblâter contre les jésuites, les gendarmes et le pouvoir, s'il leur en prend envie. Aussi, par ces côtés, l'estaminet est-il presque une institution : on s'y rapproche, on s'y juge, on s'y connaît, les affaires s'y traitent; les marchés s'y négocient; et les jours de bourse surtout, le nombre des verres vides y suit la proportion des transactions conclues.

Tous d'ailleurs ne ressemblent pas aux silencieuses et graves assemblées où, semblables à des burgraves, les vieux bourgeois se meuvent avec solennité; généralement ceux-ci, commerçants retirés ou bouti-

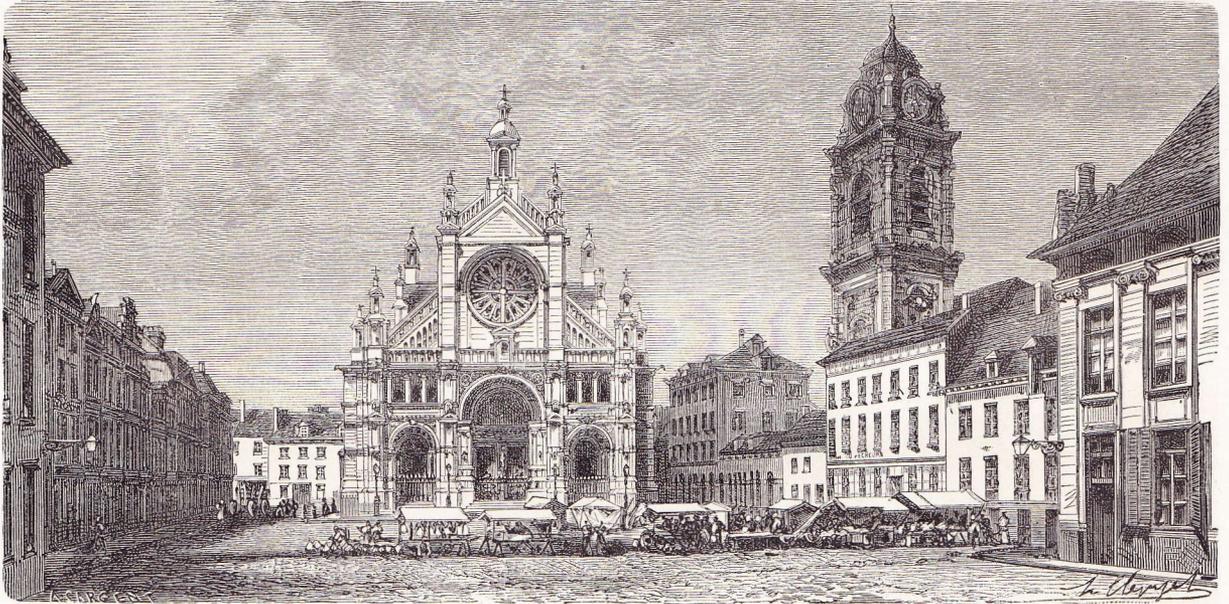


L'estaminet. — Dessin de J. de La Hoëse, d'après nature.

quiers à l'aise, recherchent les petits cabarets solitaires ; là le silence n'est troublé que par l'oscillation du pendule, et le *baes*, endormi dans son comptoir, à côté de la *baesine*, la tête ballante sur l'épaule, y semble la personnification de l'ivresse pesante qu'il débite ; les bruits du dehors se meurent dans le sourd et le vide de cet air torpide où les heures semblent s'écouler d'un cours ralenti ; et les chats, les chiens, les oiseaux, les clients eux-mêmes ne résistent que difficilement à l'influence du sommeil universel. Vous y verrez les pipes retirées des lèvres à temps mesuré, se fumer en de courtes bouffées régulières, comme si ce mouvement était scandé par le tic-tac de l'horloge, les verres se consommer par gorgées lentes et réglées,

les cartes s'abattre sur le tapis par gestes insensibles, qui ont l'air de continuer un songe intérieur plutôt qu'ils ne participent de l'action. Quant aux voix, elles ne sortent qu'à de rares intervalles des gosiers, et l'on pense à ces grotesques, crayonnés par un artiste narquois, qui ont un chronomètre dans le ventre.

En regard de ces réunions, vrais sanhédrins de magots, il en est de vivantes, d'une circulation mouvante et rapide, où la sève abonde, où les idées neuves et jeunes prennent leur essor, où s'accélèrent les pulsations de la vie publique et politique. Presque toujours une société, constituée soit pour le plaisir, soit pour la défense d'intérêts définis (et le chiffre des unes et des autres est considérable dans ce pays



La place Sainte-Catherine. La Nouvelle Église (voy. p. 331). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de J. Lévy.

dont l'association constitue l'un des principes essentiels), choisit un estaminet pour y établir son local et y tenir ses séances ; de même les meetings, les conférences, les assemblées pour délibérer sur les actes publics s'installent de préférence dans le voisinage des pompes à bière. C'est là que se complotent la ruine et le triomphe des ministères, que les oracles doctrinaires et socialistes se font entendre, que se façonnent les fortunes politiques : c'était de là que partait en 1830 le signal de la révolution.

Une infinité de petites institutions prospèrent à l'entour : caisses de prévoyance et d'économie, cercles littéraires et dramatiques, clubs politiques, sociétés philanthropiques, etc., toujours mêlés d'une idée de

plaisir qui allèche les adhérents, fait abonder les souscriptions, amène la bonne tenue intérieure. Dans peu de pays l'association est aussi étendue et aussi efficace : les ouvriers s'unissent entre eux, ont un local spécial, font des tontines, comme à d'autres degrés les bourgeois, les commerçants, les industriels, les militaires, les artistes ; et les sommes réunies servent soit à des excursions, à des banquets, à des parties joyeuses, soit à des œuvres fructueuses et charitables.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)